DISCOURS.

7.

DISCOURS

SUR

L'HOMME

considéré

COMME SUJET DE LA THÉRAPEUTIQUE;

prononcé à l'ouverture du

Cours de Thérapeutique et de Matière médicale

de la Faculté de Médecine de Montpellier,

PAR H. GOLFIN,

Professeur de cette Faculté.

Il est de fait que chaque siècle a eu dans chaque pays ses écoles hippocratiques, qui se sont toujours élevées sur les débris des derniers systèmes; et qu'on a toujours dû à ces écoles les progrès les plus réels, les plus incontestables de la médecine.

CAYOL, *Clinique médicale*, introd., pag. *xlviij*.

MONTPELLIER,

J. MARTEL AÎNÉ, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE, rue de la Préfecture, N° 10.

1836.

DISCOURS

sur

l'Homme considéré comme sujet

DE LA THÉRAPEUTIQUE.

Messieurs,

C'est de l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique, que nous avons à vous entretenir aujourd'hui.

La question que nous allons examiner est large, complexe, et d'un bien haut intérêt pour vous. Sa solution embrasse tous les problèmes relatifs à l'homme malade, et doit avoir pour résultats principaux la connaissance : 1° des agents modificateurs sous l'influence desquels l'état physiologique a disparu ; 2° de la nature de la maladie et des procédés logiques propres à arriver à la détermination des éléments qui la composent ou

des divers sujets d'indication; 3° de toutes les puissances que la nature et l'art peuvent mettre en exercice pour la guérison (1).

---

(1) Pour éviter toute argutie sur ce mot *nature*, et pour qu'on ne donne pas à notre conception, à ce sujet, un caractère et une étendue qui ne sont pas dans notre intention, il convient, ce nous semble, de dire comment nous comprenons ce mot, et les limites que nous posons au sens que nous lui attachons.

On a donné à ce mot plusieurs acceptions, selon qu'on l'a appliqué à l'univers, ou à chacun des êtres qui le composent, ou à la puissance inconnue qui préside à leurs phénomènes, ou à divers états propres à ces êtres. C'est ainsi qu'en parlant de l'homme malade, on a appliqué le mot *nature* à l'état morbide. On a dit *la nature d'une maladie*, pour exprimer l'idée de sa cause essentielle, son principe, ou ce qui fait qu'elle est ce qu'elle est.

Quelques médecins se refusent à admettre cette expression, parce que, lui donnant une extension immense et sans termes, ils ne croient pas qu'on puisse arriver à la détermination de l'essence d'une maladie. Cependant, la nécessité où ils sont dans leurs discours, dans leurs écrits, de désigner dans l'économie l'état, quel qu'il soit, qui est la cause immédiate des désordres fonctionnels, qui se peignent le plus souvent à nos sens par des phénomènes extérieurs plus ou moins prononcés; cette nécessité, dis-je, les oblige d'employer ce mot, malgré la singularité des efforts qu'ils font pour l'éviter ou le repousser. Cette obligation, qu'impose une sorte de puissance coactive, à laquelle la raison ne permet pas de se soustraire, n'est-elle pas la preuve de

L'exposition méthodique de ces résultats vous fait déjà pressentir toute l'importance de l'étude

---

sa juste signification ? En employant cette expression, nous sommes certains qu'ils en apprécient, comme nous, le véritable sens et les limites qu'on doit lui donner. Toute leur intention consiste aussi à exprimer l'idée de la modification vitale et organique, ou de la lésion de la texture des tissus, qui sont la cause immédiate des désordres fonctionnels qui constituent les symptômes. Ce sont là le véritable sens et les limites qu'ils entendent, comme nous, donner à ce mot, et ils sont, malgré eux-mêmes, forcés de l'employer pour désigner ces altérations, sans prétendre d'aller plus loin.

Ainsi, quand nous dirons *la nature intime et essentielle d'une maladie*, nous limiterons notre pensée à la détermination de la connaissance des lésions, qui sont l'effet des agents modificateurs, qui ont introduit dans les forces vitales et organiques, ou la texture des tissus, une modification spéciale plus ou moins durable, qui est la cause efficiente de la maladie, dont nous ne prétendons pas plus déterminer l'essence, que les physiciens ne prétendent déterminer l'essence de la force de gravitation qui régit l'univers, qu'il sera toujours impossible à l'esprit humain de pénétrer. C'est en cela seulement que consiste notre conception sur la nature intime et essentielle d'une maladie. C'est de cette manière que l'entendent les médecins de cette Ecole et notamment Barthez. (Voy. son *Discours sur le génie d'Hippocrate*, *pag.* 33.)

Mais ce sens n'est pas encore le seul dans lequel nous emploierons le mot *nature;* nous nous en servirons aussi pour exprimer l'action vitale et organique, soit spontanée,

de l'homme considéré à ce point de vue. Elle suffit, en effet, pour vous faire concevoir que

---

soit provoquée, à laquelle l'économie se livre dès que la maladie est établie, action qui a pour objet la tendance à repousser les causes morbides et à détruire les lésions vitales et organiques qui constituent les maladies.

C'est sous ce double rapport que ce mot a été employé depuis l'origine de la vraie médecine jusqu'à aujourd'hui, par les médecins remarquables par cette justesse d'esprit et cette fermeté de caractère, qui savent donner une fixité inébranlable aux opinions acquises sur les principes positifs de la science. Malheureusement la nouveauté séduit; la mode, ce tyran dont il est si difficile d'éviter le joug, souvent si ridicule et si funeste dans les sciences, a, dans ce siècle surtout, fait abandonner la doctrine la plus conforme à la nature et à la raison, pour se livrer au caprice des systèmes les plus éloignés de la vérité. Mais, grâce à l'observation et aux trop fameuses leçons de l'erreur, la vraie philosophie reprend ses droits, et nous fait espérer le perfectionnement de la science de l'homme, en la replaçant sur les bases posées par le Père de la médecine. « Des progrès réels, comme l'a dit récemment le docteur Gueslain, caractérisent la science au moment actuel. On revient à d'anciennes idées, mais à des principes qui, pendant plus de vingt-deux siècles, ont guidé les observateurs consciencieux. On est loin de ce temps où les maladies n'étaient considérées que comme des nuances diverses de la débilité, et déjà la doctrine de l'irritation ne nous reste plus que comme l'expression brillante d'une vérité, reconnue trop générale, trop exclusive dans ses nombreuses applications. L'action des causes débilitantes fixe l'attention

cette étude se compose de tous les préceptes de la pathologie et de la thérapeutique générales, puisqu'elle a pour objet non-seulement tout ce qui concerne la pathogénie et la constitution élémentaire de la maladie, mais encore toutes les ressources qui sont en l'homme ou hors de l'homme, pour combattre l'état pathologique et rétablir l'état normal.

L'homme considéré comme sujet de la thérapeutique réclame des secours : la nature et l'art réunis les lui donnent. Mais l'action de la nature est souvent trop énergique ; quelquefois elle est faible et même avortée, d'autres fois, enfin, tumultueuse et désordonnée. Quelle que soit, de ces dispositions fâcheuses, celle à laquelle l'homme malade puisse être soumis, il peut en

---

plus que jamais. On reconnaît des agents qui frappent l'organisme à l'instar des poisons, détruisant la vie sans irritation préalable ; on reconnaît dans les maladies une qualité organique, indépendante de l'irritation ; une providence intérieure, qui réagit lorsqu'une cause quelconque menace nos organes, dans l'atonie comme dans l'irritation, dans l'ataxie comme dans l'intoxication. C'est la connaissance des puissances *nocives*, comme disaient les anciens, et leur mode d'agir sur l'organisme, que le médecin doit surtout prendre pour guide dans le traitement des maladies. » (Voy. *Gazette médicale de Paris, tom.* IV, *pag.* 209, *par J. Guerin.*)

être la victime. C'est au milieu de ces dangers qu'il devient le sujet de la thérapeutique, c'est-à-dire de cette partie de la médecine que nous définissons : *l'art de modifier les forces vitales et organiques, en établissant des rapports entre les lésions de ces forces, et les agents propres à prévenir, soulager ou guérir les maladies, et ramener l'état normal.*

En vous entretenant ici de l'étude de l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique, nous nous proposons de vous montrer que, dès qu'il est malade, la nature se livre aussitôt à des actes spontanés, qui ont pour but d'opérer le recouvrement de la santé ; mais que, si souvent ces actes se suffisent pour atteindre ce but, il arrive aussi fréquemment que l'énergie qui les accompagne est si intense, qu'ils peuvent même accroître les désordres pathologiques, et que, dans beaucoup de cas, ces actes s'exercent avec une lenteur qui manifeste tôt ou tard leur impuissance. C'est dans ces deux dernières circonstances que l'homme devient le sujet de la thérapeutique. C'est alors que le médecin s'en occupe pour le soumettre à cette partie de l'art, qui se compose des connaissances et des règles que l'observation et l'expérience ont consacrées pour le secourir.

Mais à peine, Messieurs, m'entendez-vous me prononcer sur les conditions qui établissent la

nécessité de l'intervention du thérapeutiste, que votre esprit est impatient de savoir quelle sera la doctrine où nous puiserons les principes précis et certains, qui doivent diriger l'intention et l'action du médecin. Le choix d'une doctrine est d'une haute importance ; elle est, vous le sentez tous, l'âme et le triomphe de la science, la sauvegarde et le salut du malade. C'est ce choix qui place dans vos mains non-seulement le sort de la société, mais encore celui de votre réputation. Ces deux circonstances nous ont imposé de bien grandes obligations ; elles ont exigé de nous l'étude la plus sérieuse de la philosophie médicale. Livré depuis long-temps à cette étude, nous avons examiné, avec un soin scrupuleux et sans prévention, les avantages et les inconvénients des diverses doctrines qui se sont successivement montrées sur la scène du monde médical ; et c'est après avoir comparé les résultats de cet examen, en mettant à profit les leçons de l'expérience des siècles, et surtout de celui où nous vivons, peut-être trop fécond en productions de ce genre, que nous avons embrassé un parti à ce sujet.

Nous avons positivement reconnu qu'il était impossible qu'aucune doctrine exclusive pût être la source de tout le bien que le médecin est appelé à faire ; aussi ne trouvera-t-on point en nous l'esclave d'aucun système absolu dans sa

philosophie ; nous ne sommes soumis à aucun exclusivement, ou plutôt nous appartenons à celui qui, soumettant tous les autres à lui payer leur tribut, peut nous mieux aider à comprendre la vie, la santé, la maladie et la mort. Ce système est le vitalisme, dont la doctrine repose sur tous les faits bien constatés, offerts par l'homme sain ou malade, l'influence que les agents modificateurs exercent sur lui, et la philosophie la plus favorable à leur interprétation et à la détermination de leur cause démonstrative ou supposée.

Cette doctrine ne se dissimule pas qu'elle est encore loin d'avoir atteint ce but. Bien différente des prétentions téméraires de celles qui se font illusion sur leur perfection, elle signale ce qu'elle a de positif, désigne ce qui a besoin d'être perfectionné, et avoue franchement ce qu'elle ignore. De tels aveux la montrent toute disposée à mettre à profit les acquisitions futures de toutes les sciences qui, entretenant avec elle des connexions plus ou moins intimes, peuvent servir les besoins de son perfectionnement et ses progrès. La présenter sous ce point de vue, c'est déclarer que sa philosophie accueille tous les faits positifs, quelle que soit leur source, pourvu qu'elle puisse en faire une application aisée et utile au bonheur de l'humanité.

Cette doctrine ne considère pas l'homme sous un point de vue simple, dans lequel il a été pris par les divers chefs de secte. Elle le voit offrant un caractère complexe, remarquable par des éléments anorganiques constituant les solides et les fluides de l'économie ; une cause particulière qui les vivifie ; une autre qui les anime et qui préside aux facultés de l'entendement ; des forces spéciales qui influencent les organes, leurs fonctions, et les phénomènes physiques et chimiques de plusieurs d'entre elles ; en un mot, elle l'envisage comme un agrégat pourvu de la vie, offrant, comme l'a dit savamment M. le Prof[r] Lordat, des phénomènes de conscience et des phénomènes naturels, ayant pour causes actives, les premiers l'âme, et les seconds la force vitale. (Voy. *Essai sur l'iconologie méd., etc., pag.* 218.)

Cette constitution complexe de l'homme ne saurait se prêter à l'admission d'une doctrine exclusive, soit dans l'état physiologique, soit dans l'état pathologique.

La doctrine qui nous paraît la meilleure dans son application à l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique, est, pour nous, celle dont les principes reposent sur l'ensemble des éléments que nous avons signalés. Celle-là, dans les considérations élevées et étendues que son domaine embrasse, ne néglige rien de ce qui

appartient à l'homme, étudié en lui-même comme être vivant et pensant, et relativement aux influences qu'exercent sur lui les agents modificateurs au milieu desquels il est plongé.

Cette doctrine se compose d'abord des faits qui sont propres à l'homme malade, et accueille les lumières fournies par les sciences physiques qui peuvent les éclairer. Une semblable doctrine n'a pas pour vous le charme et l'attrait trop séduisants de la nouveauté ; mais elle a pour elle, ce qui vaut mieux, la vérité immuable comme la nature d'où elle émane. Sa création date de plus de deux mille ans ; les bases sur lesquelles reposent ses dogmes, sont l'observation, l'expérience, et une philosophie simple et modeste, puisqu'elle est la conséquence immédiate des faits. Le temps l'a perfectionnée ; le temps seul peut en étendre les limites et servir les besoins de sa perfectibilité indéfinie.

Si vous nous demandiez, Messieurs, de vous faire l'exposition des dogmes de cette doctrine, nous répondrions que nous ne pouvons vous satisfaire à cet égard, qu'en nous supposant dans l'Ecole de Cos, répétant les leçons de ce génie extraordinaire qui a établi la médecine, et la thérapeutique en particulier, sur les fondements d'une éternelle durée, et dont les préceptes n'ont jamais cessé d'être le modèle et la règle de

cette Ecole. C'est cette doctrine que nous avons embrassée, dans l'intime conviction de la prééminence de ses avantages sur toutes les autres jusqu'à aujourd'hui, et de ceux qu'elle attend des progrès de la science de l'homme et des sciences physiques, dont l'application sage doit éclairer et agrandir l'horizon.

La doctrine de la science de l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique, offerte à votre méditation sous ce point de vue, ne vous sera donc pas étrangère. Les dogmes qui la constituent sont ceux qu'on a constamment professés dans cette chaire, et que les savants disciples des Barthez, des Grimaud, des Fouquet, des Baumes, des Pétiot, des Dumas, vous enseignent et vous expliquent chaque jour, en en faisant la plus heureuse application au lit des malades.

Toute notre ambition sera aussi de suivre ces modèles; un semblable engagement est pour vous la garantie de la pureté de nos principes et de la droiture de nos intentions. Nous aurons atteint notre but, si nous parvenons à préserver votre esprit des dangereuses séductions des systèmes exclusifs, à vous convaincre de l'excellence de la doctrine que nous professons, et des titres puissants qu'elle a à votre confiance et à votre adoption.

L'homme considéré comme sujet de la thérapeutique est l'homme malade recevant les

secours de la guérison. Dans cet état, il s'offre à nos regards, sous le triple rapport : 1° de l'influence des agents modificateurs physiques et moraux qui, par leur action lente ou brusque, ont disposé à la maladie ou l'ont déterminée, et qui tendent à l'entretenir ou à l'accroître ; 2° de l'étude de la nature de la maladie et des indications qu'elle présente ; 3° des ressources que la nature et l'art offrent à l'homme, pour la guérison des maux qui viennent l'affliger pendant le cours de son existence.

Le premier de ces rapports comprend les causes de la maladie ; le second, l'étude de la nature de la maladie, c'est-à-dire de la connaissance des affections élémentaires qui la constituent et qui en sont les sujets d'indication ; et le troisième renferme l'étude des moyens dont la nature et l'art disposent pour détruire les causes morbides, les effets de la maladie, et rétablir la santé.

Envisagé sous ces divers rapports, on voit combien l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique est digne de l'intérêt, du zèle et de l'affection du médecin, dont le noble ministère a pour but de protéger la vie de l'homme, en détournant de lui les causes qui la menacent ou qui l'ont altérée ; en combattant les maladies qui troublent le cours de son existence, ou qui

peuvent en rapprocher le terme ; en calmant ses douleurs et en consolant son âme, lorsque l'art ne lui permet plus de lutter avec avantage contre l'inflexibilité des droits que la nature a sur lui.

Les objets importants dont ce but se compose, manifestent toute l'immensité du domaine de l'étude de l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique, et imposent au médecin les plus grandes obligations : ces objets exigent, en effet, les connaissances les plus variées et les plus vastes, et les qualités de l'esprit et du cœur les plus essentielles.

ARTICLE PREMIER.

Généralités sur l'étude des agents modificateurs de la vie de l'homme, considérés comme causes de maladie.

L'étude des causes est d'une importance majeure, et doit conséquemment fixer l'attention du thérapeutiste d'une manière particulière. Nous ne voulons parler d'abord que des agents qui composent la matière de l'hygiène, à l'influence desquels l'homme saïn est soumis, et non pas de la cause intime ou essentielle qui constitue l'affection elle-même.

Cette étude fournit souvent les notions les plus positives pour éclairer l'analyse d'un grand nombre de maladies, apprécier leur véritable nature,

établir d'une manière exacte leurs indications, et déterminer leur meilleure méthode de traitement. Mais quels que soient les avantages qu'elle offre dans bien des cas, elle est quelquefois insignifiante, nulle, douteuse, incertaine et fallacieuse.

Ces circonstances, qui rendent cette étude si délicate, si pénible, si difficile, si stérile et si dangereuse, autorisent à établir que l'étiologie est une des branches de la pathologie où il règne souvent le plus d'obscurité, d'incertitude et de vague. Eh! pourrait-il en être autrement, malgré les beaux résultats des travaux scientifiques des siècles à ce sujet, si l'on considère, d'une part, l'immensité de cette étude, les limites de nos moyens d'expérimentation et celles de l'intelligence humaine? L'étiologie embrasse tout ce qui existe dans l'univers : l'homme qui se modifie lui-même, et les agents qui hors de lui le modifient sans cesse. Cette science est donc la science de la nature entière, dont nous n'avons pas la témérité de penser que l'homme puisse jamais expliquer tous les phénomènes et apprécier conséquemment toutes les causes. Sans doute, la causalité de bien des agents de la nature et les effets de ceux-ci sur nous ont pu souvent être saisis ; mais le plus souvent ces objets nous échappent, et nous laissent dans la plus complète

ignorance sur la nature des modifications anormales que l'économie subit. Si quelqu'un élevait le moindre doute sur cette proposition, nous lui demanderions : Connaissons-nous tous les agents modificateurs qui sont hors de nous? Ceux que nous connaissons le sont-ils parfaitement? Et surtout connaissons-nous bien l'homme lui-même qu'ils modifient de tant de manières? La réponse à ces questions serait sans doute négative. Il sera dès-lors aisé de convenir, que les lumières que l'étiologie fournit, sont bien loin de pouvoir éclairer tout ce qui concerne l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique. Bien des choses sont connues; mais il en est beaucoup de douteuses, d'erronées même, et beaucoup plus encore qui sont ignorées. Espérons que cette partie de la médecine recevra, comme toutes les autres, son perfectionnement des progrès des sciences physiques, de l'observation clinique, et de la philosophie du médecin qui cherche la vérité avec un esprit droit et exempt d'intérêt.

Si nous observons l'homme sain, plongé au milieu des causes nombreuses et variées sous l'influence desquelles il vit, nous nous convaincrons que les résultats de ces influences sont différents, non-seulement par rapport à la nature de ces causes, mais encore selon les conditions individuelles de chaque sujet. Ces causes variées

ont, en effet, divers résultats; et l'on voit souvent la même cause produire sur le même sujet des résultats légers ou graves, identiques ou opposés; certaines avoir des résultats spécifiques, exclusifs; et d'autres se dérober tellement à nos sens, qu'on n'acquiert des notions sur leur existence que par leurs effets.

Nous ne rechercherons pas quelles sont, dans l'économie, les dispositions vitales et organiques d'où dépend cette variabilité dans les résultats de l'influence de ces causes. Abandonnés le plus souvent par nos sens dans cette recherche, nous craindrions de quitter le chemin de l'observation et de nous perdre dans le dédale des hypothèses. La physiologie et la pathologie nous prêtent quelquefois leurs secours pour résoudre ce problème; mais, dans bien des cas, elles nous les refusent complétement. Il nous suffira de dire que c'est à l'ensemble des différences dans ces résultats, que sont dues les maladies nombreuses et variées, dont l'homme nous offre la scène immense dans les diverses périodes de sa vie.

La maladie étant donnée, le thérapeutiste peut souvent trouver dans la considération des causes la révélation de sa nature; mais cette étude ne fournit pas toujours des notions utiles. Il faudrait, pour qu'il en vînt sourdre constamment des enseignements fructueux, que non-seulement

on pût toujours les apprécier dans leur existence, mais encore dans leur nature, leur causalité et leurs effets. L'histoire de l'étiologie nous démontre que cette partie de la médecine est bien loin de ce degré de perfection. Souvent l'agent modificateur est ignoré ; d'autres fois, quoique connu, sa nature est inappréciable, et dans ces deux cas l'étude des causes est tout-à-fait impuissante pour estimer la nature des effets. Quelquefois, enfin, l'influence de l'agent a sur l'organisme des résultats si variés chez le même sujet, placé en apparence au milieu des mêmes circonstances, qu'il est souvent impossible de vaincre les difficultés qu'offre la considération des causes pour servir à la révélation de la nature de la maladie.

Toutefois, l'existence d'une cause étant bien établie, le thérapeutiste utilisera cette découverte pour la révélation de la nature de la maladie, en considérant avec soin ses propriétés physiques, chimiques, physiologiques et thérapeutiques. De cet ensemble de notions, il pourra tirer des inductions favorables à l'appréciation de son mode d'action, et former ainsi une théorie. Mais pour atteindre ce but d'une manière précise, pour ne pas se tromper et ne tromper personne, il importera de multiplier les observations au milieu de toutes les conditions et de toutes les circonstances les plus diversifiées : ces obser-

vations répétées et bien faites deviendront alors une source féconde, où l'on puisera les règles générales qui en constitueront la théorie.

Les enseignements fournis par cette théorie, donneront à la raison du thérapeutiste une puissance qui lui permettra de pénétrer dans l'intérieur de l'économie, et d'y reconnaître les lésions vitales et organiques dont la nature aurait toujours échappé à ses sens. C'est ainsi que l'étude des causes peut devenir un instrument important à la connaissance de l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique.

Mais, me direz-vous, la théorie que nous établirons aujourd'hui sur la causalité des agents modificateurs, devra-t-elle être considérée comme invariable, et ses documents et leurs conséquences seront-ils constants et immuables? Non, Messieurs; le perfectionnement progressif des sciences médicales ne nous permet pas de répondre à cette question par l'affirmative ; une semblable réponse vous ferait penser que nous méconnaissons le perfectionnement de la science par les progrès de la succession des siècles passés, et celui qu'elle a le droit d'attendre des progrès des siècles futurs. Notre sentiment, à ce sujet, est que la théorie que l'on peut établir aujourd'hui doit être considérée comme exacte et constante, par rapport à l'état actuel des sciences qui peu-

vent éclairer l'étiologie ; mais que cette théorie est susceptible de recevoir des modifications et un perfectionnement des progrès futurs des sciences physiques et médicales.

Il en est de la théorie, en médecine, quelle que soit la partie à laquelle elle se rapporte, comme de toutes les théories dans les sciences de faits. Comme ces dernières, la théorie médicale, établie sur des observations connues, bien faites et répétées, doit offrir le même degré de certitude lorsqu'elle est déduite d'un grand nombre de faits, et que, par un raisonnement discret et sévère, on en a tiré les inductions les plus légitimes. Mais la découverte de nouveaux faits vient quelquefois modifier les conséquences tirées de ceux sur lesquels on les avait fondées. Les théories, pour cela, ne changent pas, mais elles sont seulement modifiées (Barthez, *ouv. cit.*) : voilà tout le sort auquel elles sont soumises, lorsque fondamentalement elles sont exactes. Nous n'insisterons pas davantage à ce sujet ; les généralités que nous avons présentées nous paraissent suffisantes pour voir tout ce que, dans l'état actuel de l'étiologie, cette partie de la médecine peut nous présenter de bon et d'utile, pour la connaissance de l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique.

ARTICLE SECOND.

Généralités sur l'étude de la nature de la maladie.

Dans l'examen des divers points de vue sous lesquels l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique devait être étudié, nous avons vu que la connaissance de la nature de la maladie était le second objet qui sollicitait notre attention. Cette connaissance consiste dans la manifestation de la composition élémentaire de l'état morbide; elle est un des actes les plus importants du ministère du médecin, puisque, sans les notions qu'il fournit sur la nature intime et essentielle de la maladie, tous les trésors de la thérapeutique sont fermés à l'homme malade. Signaler la nature de la maladie, c'est en montrer la cause essentielle, et indiquer le plus souvent les agents de la guérison.

L'importance de cette recherche a été reconnue dès les premiers âges de la médecine. Toutefois, les annales de l'histoire attestent qu'Hippocrate est le premier qui ait ouvert la véritable route qui, à ce sujet, pouvait conduire aux résultats les plus utiles : il eut pour guides le génie de l'observation et les lumières de l'analyse. C'est au secours de cette méthode expérimentale qu'il jeta les fondements les plus solides de la science de

l'homme malade, et qu'il établit des dogmes dont l'expérience des siècles a confirmé la force et la valeur, parce qu'ils sont conformes à la nature. Toute sa doctrine repose sur l'histoire naturelle de la maladie, les faits qui la composent et les conséquences directes qui en découlent et qu'on ne peut se dispenser d'admettre, parce qu'elles sont le résultat immédiat de l'observation et du raisonnement le plus sévère.

Mais le perfectionnement de l'édifice magnifique qu'il avait élevé à la science et à l'humanité, par cette méthode rigoureuse et fertile en résultats positifs, ne pouvait être que l'œuvre du temps et de la patience. Cette vérité a été malheureusement méconnue, et l'on a vu des médecins qui, par la puissance de leur génie, pouvant exercer un empire plus ou moins absolu dans les divers siècles où ils ont vécu, se sont détournés de la route tracée par le Père de la médecine, pour introduire dans cette science des faits qui lui sont étrangers, et lui imposer des lois dont l'hétérogénéité a si souvent altéré la vraie philosophie. C'est sous la domination successive des principes étrangers à notre art, que la science de l'homme malade, ne reposant plus sur des faits qui lui fussent propres, a souvent fait des pas rétrogrades, et plus souvent encore a été souillée par les dogmes les plus funestes. Tels ont été les

déplorables résultats des doctrines médicales, fondées exclusivement sur les sciences physiques, dont l'application aurait pu cependant être utile à la pathologie et à la thérapeutique, en les maintenant dans les justes bornes prescrites par leur génie et les lois de la vie.

Eh! comment, dans les siècles qui se sont déjà écoulés, ces sciences, dont la sphère était si rétrécie, auraïent-elles pu servir tous les besoins de la pathologie et de la thérapeutique, puisqu'il est incontestablement démontré par l'observation clinique, qu'aujourd'hui qu'elles ont considérablement étendu leur domaine, leur application exclusive a souvent conduit aux erreurs les plus graves?

C'est par le sophisme le plus séduisant et le plus perfide, qu'autrefois, comme de nos jours, les systématiques ont cherché à dominer la médecine et à s'emparer de l'esprit de ceux qui la cultivent, en abusant de l'inexpérience de ceux qui l'étudient, et en berçant dans les espérances les plus flatteuses la médiocrité des talents de ceux qui se livrent à sa pratique. *Il faut*, disent ces systématiques, *simplifier la médecine;* et c'est sous ce prétexte spécieux, cette sorte de fascination, qu'on a si souvent ébloui, séduit et entraîné la multitude. Mais où cherchent-ils le caractère de simplicité, dont ils supposent si gratuitement

la non-existence dans la véritable doctrine médicale? Ne le trouve-t-on pas dans les dogmes qui sont l'expression des faits observés dans l'homme sain et malade? Cette simplicité ne se montre-t-elle pas dans cette philosophie pure et modeste, que la nature elle-même semble avoir dictée à Hippocrate? Gardez-vous, Messieurs, d'être les dupes de ce vain et dangereux prétexte. Cette simplicité existe pour ceux qui savent l'apercevoir : les livres d'Hippocrate, de Sydenham, de Stahl, de Baillou, de Baglivi, de Barthez, de Grimaud, de Fouquet, de Dumas, de Bérard, de Lordat, etc., l'attestent irrévocablement. C'est en embrassant la doctrine de ces médecins, c'est en suivant le plan simple et naturel tracé par ces hommes célèbres, qu'on peut perfectionner la médecine, et non en réformant ou réduisant les dogmes de leur philosophie, par l'application abusive des sciences physiques et d'une théorie étrangère au véritable génie de la médecine. Il fallait, sans doute, travailler à l'achèvement de l'édifice commencé sous de si beaux auspices; mais, pour y parvenir, fallait-il diriger ses efforts contre les colonnes qui le soutiennent si admirablement, et l'exposer ainsi à une ruine totale? C'est pourtant presque à ce terme que, sous ce prétexte aussi pitoyable que trompeur, les nouveaux réformateurs conduisent l'art chaque jour.

Que l'on ne s'y trompe pas ; l'on reconnaîtra, en se livrant à l'examen impartial des doctrines médicales, basées exclusivement sur les sciences physiques, et à celui de la capacité ou du caractère des hommes qui les ont créées, qu'elles sont l'œuvre ou de l'ignorance, ou de l'enthousiasme, ou de l'ambition exagérée. L'on voit, en effet, que les chefs de secte, s'ils savaient la médecine, connaissaient peu ces sciences, ou que, s'ils connaissaient ces sciences, ils savaient peu la médecine ; ou bien l'on est autorisé à supposer que, s'ils comprenaient parfaitement le génie des sciences physiques et de la médecine, aveuglés par leur enthousiasme pour ces sciences, ou égarés par leur ambition, ils n'ont pu apercevoir les torts qu'ils faisaient à la science de l'homme malade, en la soumettant tyranniquement à des principes et à des lois dont l'ensemble ne pouvait lui convenir.

Nous nous dispenserons d'entrer dans les développements qui porteraient jusqu'à l'évidence la vérité de cette proposition. Elle est suffisamment démontrée par l'instabilité de ces systèmes exclusifs, l'abandon auquel ils sont tôt ou tard voués, et par le retour aux doctrines dont les dogmes fondamentaux sont puisés dans les faits observés sur l'homme sain ou malade.

La simplicité mensongère de ces systèmes peut

faire des partisans parmi ces esprits étroits, inertes, paresseux et incapables de reconnaître qu'il est impossible qu'aucun système exclusif puisse embrasser l'universalité des faits nombreux et variés dont se compose la science de l'homme. Ceux-là, soit par incapacité, soit par paresse, adoptent volontiers ces systèmes, parce que leur simplicité s'accommode avec celle de leur caractère, que de longues et pénibles études doivent épouvanter et rebuter. C'est presque toujours cette disposition morale qui fait les premiers partisans de ces systèmes. L'exemple, ensuite, séduit et entraîne bientôt ceux qui leur ressemblent, et qui ne craignent pas surtout de se livrer à l'exercice de la médecine, quoiqu'ils ne la connaissent pas. Il est, dit Rousseau, des épidémies d'esprit qui gagnent les hommes de proche en proche, comme une espèce de contagion, parce que l'esprit humain, naturellement paresseux, aime à s'épargner de la peine en pensant d'après les autres, surtout en ce qui flatte ses propres penchants. Eh bien! Messieurs, cette sorte d'épidémie intellectuelle règne depuis quelque temps en médecine. L'amour de l'étude est le seul remède à ce mal, soit pour en guérir ceux qui en sont atteints, soit pour en préserver ceux qui en sont menacés. La vraie médecine est une science difficile à acquérir, et les connaissances

dont se compose l'immensité de son domaine exigent une étude constante et soutenue pendant toute la durée de la vie la plus reculée. Son sanctuaire ne peut admettre que les esprits grands, ornés et laborieux. Pour être vraiment médecin, selon de Lamettrie, il faut savoir tout ce que les anciens et les modernes ont découvert de certain et d'indubitable sur toutes les parties de la médecine, et ajouter ensuite ses propres observations à toutes ces découvertes. Rien ne doit être étranger au médecin. Toutes les sciences tendent une main égale à la médecine. Son domaine est celui de la nature entière ; sa culture exige une application soutenue, et sa pratique une expérience vaste et éclairée. Pour s'enquérir d'une chose, a dit Hippocrate, il faut en savoir un grand nombre. L'observation et l'analyse sont les seuls fils qui puissent nous conduire sûrement dans les labyrinthes de la médecine ; c'est par eux qu'on peut utiliser des faits, ordinairement stériles dans les mains de ceux qui méconnaissent le pouvoir de ces deux ressources, pour agrandir et perfectionner la pathologie, et reculer les limites de la thérapeutique.

C'est en se pénétrant de ces maximes générales qu'on doit se présenter à l'étude de la médecine ; c'est sous leur direction, qu'en se livrant à la pratique de cette science, on remplira dignement

sa mission auprès de l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique.

La connaissance de la nature intime de la maladie sera l'objet principal des recherches et de l'attention du thérapeutiste. Il doit espérer d'y parvenir, par la persévérance de l'examen sévère et séparé de toutes les circonstances qui appartiennent à l'histoire des maladies dans toute son étendue, et dans chacun de ses points de vue cliniques : telles sont les causes prédisposantes et occasionelles ; les symptômes et tous les caractères qui peuvent faire reconnaître la maladie, sous les formes variées qu'elle est susceptible de revêtir ; la nature des rapports qui la tiennent plus ou moins étroitement liée à ses congénères ou aux lésions qui lui sont analogues, en traçant avec une exactitude scrupuleuse les limites qui l'en séparent et les nombreuses complications qui s'y joignent ordinairement : les divers modes de terminaison qu'elle peut affecter ; les effets des diverses méthodes thérapeutiques dont on a fait usage, et les résultats souvent précieux de l'anatomie pathologique.

Après avoir embrassé, dans cet examen analytique, toutes les circonstances de la maladie qui en est le sujet, il faut les juger sans prévention, et en déduire, avec réserve, les sages conséquences qui en naissent naturellement. L'étude

de l'histoire naturelle de la maladie, faite sous l'empire de ces conditions, peut, le plus souvent, nous conduire à la connaissance de la nature intime de l'affection.

Parmi les instruments logiques que l'analyse clinique met en exercice pour déterminer la nature des maladies, il en est un qui, malgré l'importance exagérée qu'on lui donne généralement aujourd'hui, offre, sans contredit, de grandes ressources : je veux parler de la physiologie. Cette science, malgré l'incertitude de ses notions sur l'enchaînement et la dépendance des actions vitales et organiques, pourra jeter un grand jour sur plusieurs circonstances de la maladie ; elle pourra servir à expliquer le mode d'action des agents modificateurs qui ont introduit les lésions vitales et organiques, la valeur des symptômes dont ces lésions sont la source, et concourir ainsi à la découverte de la nature intime de la maladie. Toutefois, il importe, pour ne pas s'égarer, de maintenir les applications de l'homme sain à l'homme malade, dans les justes bornes prescrites par le génie de la physiologie, afin d'éviter les dangers constamment menaçants des écueils offerts par les excès des doctrines dynamiques.

Cette méthode analytique nous manifestera les affections élémentaires qui constituent la nature de la maladie ; les causes particulières qui l'ont

préparée ou déterminée; celles qui l'entretiennent ou qui lui font subir les nombreuses modifications qui caractérisent les espèces, et qui sont d'autant plus importantes à saisir, qu'elles impriment des modifications particulières à la méthode de traitement qu'on doit employer.

Cette méthode signalera surtout les vices des doctrines dichotomiques, qui s'efforcent en vain de proclamer, contre l'expérience des beaux temps de la médecine et de l'observation clinique journalière, que les causes morbides n'ont que deux modes d'action absolus, constants et invariables, et que toutes les maladies ne dépendent conséquemment que de deux modes de lésion. Elle mettra en évidence ce principe incontestable et justifié par chaque espèce de maladie, même chez le même sujet, que la nature de l'affection ne se présente pas à nos regards avec cette simplicité qu'on a voulu lui donner par l'abus des doctrines physiologiques ; qu'elle peut exister sous des modifications vitales et organiques très-variées, qui nécessitent des moyens thérapeutiques différents, et dont la nature n'est pas souvent même en harmonie avec celle de la maladie. La vérité de ce dogme fondamental de médecine-pratique est mise hors de doute par les monographies immortelles des médecins, qui ont puisé l'histoire des maladies dans le grand livre de la

nature. Nous pourrions en citer un grand nombre ; mais qu'il nous suffise de vous rappeler le beau *Traité de la goutte* de Barthez, auquel l'esprit le plus vaste et le plus juste ne peut rien opposer en ce genre de plus complet et de plus exact.

C'est aussi par l'application de cette méthode analytique, que nous parviendrons à déterminer si l'affection est primitivement générale ou locale ; si elle est idiopathique, sympathique ou symptomatique ; si elle a commencé par les solides ou par les fluides ; si les modifications vitales et organiques essentielles qui constituent l'affection sont simples ou composées. C'est par elle aussi que l'on distinguera les complications et les coexistences, et si les causes qui influencent et entretiennent les maladies sont connues ou inconnues. C'est par cette précieuse méthode, enfin, qu'on découvrira toutes les sources d'indication de la manière la plus positive ; qu'on rétablira la thérapeutique sur ses véritables fondements, et qu'on se convaincra des vices des conceptions rétrécies des doctrines dichotomiques, dont la mesure du bien est fort inférieure à celle du mal qu'elles ont fait.

En présentant le tableau des différents résultats obtenus par l'application de l'analyse à l'histoire naturelle des maladies propres à nous faire arriver à la juste appréciation de leur nature, il n'est

pas échappé, sans doute, à votre attention, que nous avons énoncé qu'elle peut nous faire connaître si l'affection a commencé par les solides ou par les fluides.

Ici se présente une question, qui pendant longtemps a divisé les médecins, et sur laquelle on n'est pas généralement d'accord, même de nos jours : c'est celle qui est relative à la vie des fluides de l'économie et à leurs altérations. Des médecins n'ont pas craint de refuser la vie aux fluides, et conséquemment d'assurer qu'ils n'étaient pas susceptibles de maladies. Cette opinion est encore soutenue aujourd'hui par des hommes dont le nom est trop fameux, pour la croire indigne d'un examen sérieux.

Nous ne nous attacherons pas ici à cumuler les preuves nombreuses qui tendent à démontrer les vices, nous dirons même l'absurdité d'une semblable hypothèse. L'opinion qui consacre la vitalité des fluides, a été poussée jusqu'à la démonstration par les physiologistes qui ont le plus illustré cette Faculté. Nier la vitalité des fluides, ce serait, ce nous semble, établir que l'embryon, qui n'est qu'une molécule tout-à-fait fluide, n'en est pas doué, et admettre que le chimiste, en reprenant les produits immédiats des destructions ou des transformations des fluides organiques à l'état brut, peut les créer et les produire à volonté

de toutes pièces; ce qui est impossible, parce qu'il ne peut disposer de la vie, qui est l'agent producteur et conservateur de ces fluides. Nous adopterons conséquemment cette vitalité comme un dogme qui a pour garantie les faits les mieux constatés, et auxquels on n'a jusqu'ici opposé que les hypothèses d'un solidisme exclusif. Les partisans de cette doctrine erronée ont même porté leur aveuglement jusqu'à considérer comme vaine la recherche de la vitalité des fluides.

Les faits, les autorités les plus respectables et la raison se concilient pour admettre que la vitalité dans les êtres organisés s'étend sur les fluides comme sur les solides; que son origine commune dépend d'une cause inconnue, et que son harmonie dans ces deux parties de la composition du corps est le principal régulateur de la santé, comme son défaut de rapport entre elles a pour résultat la maladie.

Si les fluides sont, comme les solides, doués de la vie, les uns comme les autres sont donc susceptibles d'altérations morbides. Cette proposition intéresse de très-près l'étude de l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique; mais les considérations qui se rattachent à sa démonstration exigent un examen trop étendu, pour qu'il nous soit possible ici de nous y livrer en entier. Nous nous bornerons à exposer le

tableau des diverses questions que cet examen embrasse.

A Les fluides sont-ils, comme les solides, susceptibles d'affections générales et locales, spontanées ou déterminées par les agents modificateurs de la vie?

B Les affections générales des fluides peuvent-elles se développer isolément, c'est-à-dire indépendamment de celles des solides, par l'action immédiate des causes morbides sur les fluides, et constituent-elles une altération humorale primitive?

C Les affections générales primitives des fluides se communiquent-elles aux solides en général?

D Les affections générales des fluides peuvent-elles être consécutives des lésions générales ou locales des forces vitales et organiques des solides?

E Les affections générales des fluides peuvent-elles résulter de l'altération des matières alimentaires d'où les fluides proviennent?

F Les affections locales des fluides peuvent-elles devenir générales?

G Les affections locales des solides, et particulièrement celles des organes sécréteurs, impriment-elles une altération aux fluides qui en proviennent?

H La vie peut-elle s'exalter ou s'affaiblir dans les fluides comme dans les solides?

J Les lésions de la vie des fluides changent-elles les proportions des éléments chimiques ou anorganiques qui les constituent?

K Existe-t-il dans les fluides des affections caractérisées par des changements dans la constitution de leurs éléments organiques? Ou, en d'autres termes, se développe-t-il dans les fluides des humeurs accidentelles, qui n'existaient pas dans l'état normal, comme il se développe dans les organes des lésions de texture, ou des tissus accidentels analogues ou hétérologues?

Si nous nous livrions aux recherches propres à éclairer la solution de ces questions, nous verrions que l'observation clinique et chimique est assez riche de faits pour répondre affirmativement à chacune d'elles; mais un pareil travail dépasserait les limites que nous devons nous prescrire. Il nous suffira de vous dire que l'observation et l'expérience ont parlé en faveur de ceux qui reconnaissent l'existence des affections générales et locales spontanées, ou provoquées par des causes sensibles; primitives et secondaires ou consécutives; appréciables ou inappréciables à nos sens. Partager une opinion contraire, ce serait se vouer à un solidisme exclusif et méconnaître les lois de la vie, celles de l'unité vitale, ou les liaisons, les rapports et l'enchaînement établi par le lien de la vitalité entre les solides

et les fluides, et le mode d'action direct ou indirect des agents modificateurs sur les fluides de l'économie vivante.

L'examen attentif et impartial des recherches capables d'éclairer l'histoire de l'homme malade, démontrera évidemment que la différence des opinions entre les solidistes et les humoristes dépend, de ce que les uns et les autres ont considéré les altérations dont l'économie est susceptible, d'une manière exclusive. Les solidistes, n'adoptant pas la vitalité des fluides, n'ont pas dû croire à leurs altérations ; ils ont dès-lors considéré la doctrine de l'humorisme comme étant imaginaire, et l'ont complétement rejetée du domaine de la science de l'homme malade. Il est cependant impossible de se dissimuler que cette doctrine ne renferme des vérités confirmées par l'observation de la génération des maladies, par leurs effets et les méthodes thérapeutiques, et qu'elle ne doive avoir sa part, quelque resserrée qu'elle puisse être, dans le système entier de la vraie philosophie médicale.

Si votre esprit, prévenu en faveur d'un sentiment contraire, arguait de notre inexpérience, pour élever quelques doutes sur la solidité des opinions que nous professons sur les altérations des fluides, notre amour-propre sacrifierait aisément les droits particuliers qu'il peut avoir pour les

soutenir. Mais, en faisant cet abandon, nous ramènerions votre raison vers la plupart des doctrines qui ont régné depuis l'Ecole de Cos, où vous reconnaîtriez un caractère plus ou moins prononcé pour l'humorisme. On en trouve, en effet, des traces dans le naturisme, l'empirisme, le dogmatisme, la doctrine des péripatéticiens, celle des épisynthétiques, des méthodistes, etc.

Les humoristes ont, sans doute, abusé de leur doctrine, et commis des erreurs graves que l'étiologie, la séméïotique et la thérapeutique ne sauraient méconnaître. Mais faut-il que l'abus réprouve l'usage ; et ne serait-ce pas donner dans un excès opposé, tout aussi condamnable, que de ne considérer dans les maladies que les lésions des solides, et de ne tenir aucun compte des altérations des fluides et des causes qui les tiennent sous leur influence ? Ce serait, l'on en conviendra sans peine, s'éloigner de la vérité et s'exposer souvent à compromettre la vie des malades. Ne rejetons donc pas en entier la doctrine de l'humorisme, dont nous devons avouer l'existence dans la nature, mais sachons la circonscrire dans les limites tracées par l'observation et l'analyse. Accordons-lui, en l'alliant à celles qui sont reconnues par l'expérience, les droits qu'elle réclame, et pour le rétablissement desquels quelques médecins de ce siècle se sont

formellement prononcés. Loin de nous l'idée de reproduire les opinions exagérées des anciens humoristes sur les altérations des fluides, considérées comme étant toujours causes primitives des maladies ; comme aussi, loin de nous les idées des solidistes exclusifs, qui ne regardent les altérations humorales que comme étant toujours consécutives du dérangement des solides !

Les altérations des fluides sont le plus souvent, sans doute, l'effet des maladies des solides ; mais souvent aussi elles sont spontanées, primitives, et cause directe des maladies des solides, bien que la spontanéité de ces altérations soit contestée par quelques physiologistes de ce siècle.

Ces généralités nous montrent que les solides et les fluides sont également doués de la vie ; que les uns et les autres sont susceptibles d'être altérés d'une manière spontanée ou provoquée, primitive ou secondaire, et de devenir le siége des maladies dont l'économie peut être atteinte.

Mais ces considérations générales ne nous apprennent pas quelle est la nature particulière des altérations spéciales qui constituent l'état maladif, ou le sujet des indications. Cette connaissance est la plus importante pour éclairer l'état de l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique, puisqu'elle nous conduit à la manifestation des secours que cet état réclame pour aider la nature

dans l'acte de la guérison. C'est ici surtout que l'analyse clinique devient utile. Cette méthode, appliquée avec justesse aux circonstances qui ont précédé la maladie, aux formes symptomatiques qu'elle présente dans sa marche, aux résultats des méthodes thérapeutiques, aux lésions observées à l'autopsie, fournit des faits qui, éclairés dans leur interprétation par les lumières d'une saine philosophie, conduisent souvent à la connaissance de la nature intime de la maladie, à sa décomposition élémentaire, et à l'appréciation exacte des caractères essentiels de chaque élément.

Cette méthode enseignée par la nature, et qui a été si habilement suivie par les médecins qui ont le bon esprit d'utiliser ses leçons, peut seule nous faire distinguer, avec précision, les maladies nombreuses dont l'observation clinique a constaté l'existence sous les formes les plus variées, et nous dévoiler leurs causes et leurs éléments au milieu des ténèbres dont ils sont si souvent enveloppés. C'est dans cette perception distincte que se trouveront les conceptions les plus riches et les plus fertiles pour servir les besoins de l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique. Ces conceptions lui manifesteront, non-seulement la nature des causes de la maladie, ses éléments généraux et spécifiques ; mais elles lui feront estimer encore leur degré d'intensité, l'énergie

plus ou moins prononcée des efforts des forces médicatrices de la nature pour les combattre, et conséquemment ce qu'il doit attendre de la puissance de celle-ci, ou ce qu'il doit invoquer à l'art pour l'aider dans les actes de la guérison, qui est toujours son ouvrage.

Telle est la doctrine qui, dans tous les temps et dans tous les lieux, a été suivie par les médecins dont l'esprit vraiment philosophique a bien compris l'art de guérir. Cette doctrine doit être considérée comme la plus sûre, pour parvenir à la connaissance le plus souvent secrète des causes des désordres de la santé, et pour nous indiquer, de la manière la plus positive et la plus efficace, les secours que la médecine puisse offrir à l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique.

Les systématiques du jour, malgré leurs persévérantes clameurs contre cette doctrine, n'en ont pas d'autre ; mais avec cette différence, que leurs méthodes générales sont renfermées dans un cercle d'idées qui n'embrasse qu'un petit nombre de faits, et qu'ils en ont conséquemment réduit les principes à une simplicité irréfléchie, à laquelle ne peut se prêter l'interprétation rigoureuse des faits, dont les annales de la clinique médicale nous ont transmis l'histoire.

La doctrine élémentaire, malgré la supériorité

que lui donnent sur les autres son étendue, sa profondeur et la facilité de son application à la connaissance des maladies et de leur traitement, est, sans doute, bien loin du degré de perfection qu'elle peut atteindre. Les prétentions de ses partisans ne vont pas jusque-là ; ils en connaissent les défauts et les limites, mais ils en attendent tout le perfectionnement dont elle est susceptible, de l'esprit d'observation et d'analyse qui a dirigé, le plus souvent avec succès, les recherches de Barthez, de Grimaud, de Berthe, de Dumas, de Bérard, de Lordat, et des professeurs de cette Ecole, dont l'enseignement repose sur l'idée fondamentale de son application constante à l'étude des maladies. Nous ne perdrons jamais de vue, dans nos leçons, ces beaux modèles ; mais quelles que soient la puissance de l'éclat de leurs talents et de leur autorité, et la confiance qu'elle nous impose, nous ne sacrifierons jamais au respect que nous devons à ces noms recommandables, le culte dû à la vérité, l'intérêt que votre instruction nous inspire ; en un mot, tout ce qu'il y a de plus sacré dans nos devoirs.

ARTICLE TROISIÈME.

Généralités sur la puissance de la nature et de l'art dans les maladies.

Pour procéder avec fruit à l'étude de l'homme

considéré comme sujet de la thérapeutique, nous avons reconnu la nécessité indispensable d'examiner avec beaucoup de soin l'homme malade, au milieu de toutes les conditions où il peut se trouver, et à rechercher la distinction vraiment clinique des maladies. L'expérience, avons-nous dit, nous a appris que l'observation et l'analyse doivent nous diriger dans cette étude, et nous croyons d'avoir prouvé que ce ne pouvait être qu'à l'aide de cette méthode qu'on pouvait parvenir à des résultats satisfaisants. Ces résultats, comme nous l'avons démontré, consistent dans la connaissance exacte des causes appréciables des maladies ; de leurs formes phénoménales, dont le masque trompeur en impose si souvent ; dans celle des altérations des solides et des fluides ; de la nature de ces altérations, c'est-à-dire de la constatation des divers éléments qui les composent et qui en constituent les différences essentielles ; de la manifestation des complications variées dont les affections simples ou composées sont susceptibles ; des affections générales ou locales, idiopathiques, sympathiques ou symptomatiques de leurs méthodes thérapeutiques ; enfin, dans tout ce qui appartient à l'histoire de l'homme malade. Ces divers résultats de l'analyse de la clinique médicale offrent l'état sous lequel l'homme devient le sujet de la thérapeutique, c'est-à-dire

de celui où il se trouve lorsque la thérapeutique le soumet à l'emploi de toutes les ressources dont elle dispose pour combattre les maux dont il est atteint, et le ramener à l'état normal. C'est à ces divers points de vue que le thérapeutiste doit étudier l'homme malade, pour s'occuper avec avantage de l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique. C'est sur ce vaste tableau que viennent se dessiner à grands traits les aspects variés de toutes les indications curatives, symptomatiques et prophylactiques.

Maintenant, après avoir considéré avec attention toutes les circonstances sous lesquelles l'homme malade vient se peindre à nos regards ; après avoir médité leur valeur pour découvrir ce qui se passe dans l'intérieur de l'économie, et nous élever ainsi à la connaissance des divers sujets d'indication, examinons avec le même soin les ressources que la nature et l'art peuvent déployer pour ramener l'homme malade à l'état de santé. Envisager l'homme sous ce rapport, c'est réellement le considérer directement comme sujet de la thérapeutique, ou comme étant l'objet de la médication. Cette étude constitue celle du pouvoir de la nature et de l'art sur l'affection elle-même.

Mais avant de nous livrer à cette étude importante, il convient de nous arrêter sur le

mot *nature*, pour établir d'une manière fixe la nouvelle acception sous laquelle nous allons l'employer ici.

Nous entendons ici par l'expression de *nature*, la cause inconnue dont l'action indépendante de la volonté tend à conserver l'exercice régulier de la santé, ou à la rétablir lorsqu'elle est altérée ; en un mot, la cause qui tend à protéger la vie de l'homme jusqu'au terme nécessaire de sa destination physique. Cette cause se manifeste par les actions vitales et organiques qui tendent à faire résister l'économie aux agents qui peuvent l'altérer, et à dissiper les lésions qui l'ont altérée.

Ce mot est, nous l'avouons sans peine, une abstraction, une création de l'esprit, par laquelle nous représentons une cause inconnue, dont les lois et les phénomènes nous sont connus. Telle est la conception que nous attacherons ici à ce mot, quand nous parlerons *de la nature, de l'action de ses forces conservatrices et médicatrices, de leur pouvoir, de leur étendue et de leurs limites.*

Le pouvoir de l'action de la nature consiste dans la liberté spontanée qu'elle a d'agir, et la faculté de maintenir la santé ou de remédier à la maladie. L'étendue de ce pouvoir varie suivant les propriétés, l'intensité et la durée des agents modificateurs qui peuvent altérer l'économie ; la

cause intime et essentielle des affections dont elle est susceptible ; les circonstances et les positions variées où l'homme peut se trouver dans le cours de la vie. Toutefois, l'exercice de cette action n'a d'autres limites que la mort.

Nous croyons que ces développements, pour légitimer cette expression, suffiront pour faire disparaître les reproches que nous adressent les fauteurs de l'organicisme, qui s'efforcent de renverser les anciennes doctrines, en attaquant sans ménagement toute philosophie qui veut étendre les opérations de l'intelligence au-delà de la sphère des idées qui émanent immédiatement de l'exercice des sens.

Les mouvements des organes pendant les fonctions, et tous les phénomènes de la santé et de la maladie, dépendent selon les organiciens, d'*une action organique*, à laquelle, comme nous le verrons, ils donnent une origine tout hypothétique. C'est cette action organique que leur philosophie, née du matérialisme, a substituée à la cause inconnue de la vie, que Barthez et les médecins de son école ont désignée sous le nom de *principe vital;* c'est à cette action qu'ils attribuent tous les actes et tous les phénomènes de l'économie vivante. Ainsi, donnant le nom d'*action organique* à tous les actes et à tous les phénomènes vitaux, comme à la cause de la vie,

ils rapportent à la même cause les phénomènes que nous attribuons à la nature, expression par laquelle nous ne voulons représenter qu'une puissance de la cause de la vie, qui protège et défend l'économie, quel que soit l'état dans lequel elle se trouve, pendant le cours de la vie. Mais disent-ils, les expressions de *principe de vie* ou de *principe vital*, celle de *nature*, qui selon nous n'est qu'une puissance ou une faculté de la vie, ne sont que de vains mots donnés à une cause fictive, dont les abstracteurs exagérés ont gratuitement supposé l'existence.

Nous répondrons à cette objection : Que voyons-nous dans le corps? des organes ou instruments exerçant des fonctions. Mais l'exercice de ces fonctions a sans doute une cause productrice de ces actes. Eh bien! c'est cette cause douée de forces particulières qui président à ces actes, et dont l'essence nous est inconnue, que nous nommons *principe de vie*. L'existence supposée de cette cause est, nous en convenons, une abstraction ; mais cette opération de l'esprit est fort naturelle et n'a rien que la raison repousse. Des phénomènes par lesquels la vie se manifeste existent, nous n'en apercevons pas la cause, il est raisonnable de la supposer et de l'appeler avec les anciens *cause de la vie*, ou *principe de la vie*, ou *principe vital*; ou avec quelques modernes, *impondérable*

biotique ; car on ne pourrait pas la désigner différemment, comme le dit M. Adelon, quand même elle serait connue.

Ainsi, comme l'a pensé récemment le docteur Forni, s'il est un jour bien démontré que la vie dépend d'un fluide particulier, qu'il nomme *fluide vital*, qui, à la manière des autres fluides impondérables, pénètre les corps et détermine dans leur intérieur des mouvements spéciaux ; nous dirons que c'est ce fluide que nous appellerons *principe vital*. (Voyez *Gazette médicale, tom. IV, pag.* 207).

Quoi qu'il en puisse être de cette cause, la supposition de son existence, quelle qu'elle soit, est très-logique, et ne peut conséquemment être victorieusement combattue. C'est de cette cause qu'émane cette puissance que nous appelons *nature*, et à laquelle nous rattachons les forces conservatrice et médicatrice, dont l'action tend à conserver la santé et à détruire les maladies.

Cette manière philosophique de procéder est tout-à-fait conforme à la méthode Newtonienne. Si cette philosophie n'est pas improuvée par les physiciens pour les corps bruts ou anorganiques, comment les organiciens qui l'admettent pour ces corps, ne l'admettraient-ils pas pour les corps vivants ou organiques? Serait-il raisonnable d'introduire cette philosophie dans la théorie des uns,

et de la proscrire pour les autres, qu'une multitude de phénomènes nous montre même doués de propriétés, dont la cause occulte donne à ces corps, pendant la vie, la faculté de se soustraire jusqu'à un certain point à l'action des forces de la physique générale? Non, certes; car adopter un semblable principe, ce serait consacrer une erreur qui attenterait à l'existence réelle de la partie théorique de la science de la vie, qui jette un si grand jour sur sa partie pratique.

Mais allons plus avant dans cette question, qui n'est pas d'une faible importance pour la science de la vie, et notamment pour celle de l'homme. Bien que tous les corps de l'univers soient soumis à l'influence des forces de la physique générale, ce n'est pas une raison pour penser, avec les physiciens, que tous soient exclusivement régis par les mêmes forces. L'observation a sans doute établi que tous les corps sont sujets de l'empire des forces générales de l'univers; mais elle a aussi établi que, parmi ces corps, il en est un grand nombre qui offrent incontestablement des phénomènes spéciaux, qui ont servi à poser les fondements d'une division des corps de la nature en deux classes. Ces phénomènes prouvent que ceux-là, quoique soumis en général, comme les autres, aux forces de la physique générale, sont en outre doués de forces qui leur sont propres, et

qui président à des actes pour l'exercice desquels les forces de la physique générale sont inhabiles. Ainsi, en supposant avec quelques expérimentateurs, trop peu sévères dans leurs décisions quand il s'agit de la science de la vie, que ces forces ont une origine identique, on ne se refusera pas à convenir, au moins, qu'elles subissent dans les corps organisés une modification si grande, que la nature de leurs propriétés et le caractère des lois qu'elles suivent sont tout-à-fait différents, souvent même opposés, et qu'elles ont ainsi perdu les principaux attributs qui appartenaient à celles où elles auraient pris naissance. Eh bien! c'est cette modification qui suffirait pour nous les faire regarder comme distinctes des autres, et qui nous autoriserait à établir que les corps organisés sont principalement régis par des forces spéciales, bien dissemblables des forces générales qui régissent tous les corps de l'univers.

Les organiciens, embrassant les idées des anciens atomistes, proclament qu'il n'y a point de nature, que c'est une chimère. Ils ne reconnaissent dans l'homme que le mécanisme propre de la structure organique en fonction; c'est, disent-ils, le jeu forcé de toutes ses pièces ou parties, qui constitue ses facultés. Ils n'adoptent dans leur doctrine, que l'action organique et l'organisation qui constitue la vie et la cause de cette action.

C'est avec de telles armes qu'ils attaquent notre philosophie sur la science de la vie et sur la puissance à laquelle nous donnons le nom de *nature*, et qu'ils la réprouvent comme n'ayant pour fondement que des entités imaginaires. Mais une telle accusation paraîtra au moins fort inconsidérée, si l'on n'oublie pas que, par l'expression *nature*, nous ne prétendons pas représenter l'existence d'une cause connue, mais que nous en établissons seulement la supposition, fondée sur des phénomènes que nous regardons comme les effets de cette cause supposée. Cette proscription paraîtra encore bien plus extraordinaire, si nous prouvons que leur philosophie, quoique toute matérielle, est bien plus entachée que la nôtre des vices dont ils l'accusent.

Les organiciens blâment, condamnent même les abstractions qu'une saine philosophie ne saurait improuver, parce qu'elles sont inévitables dans les théories quand les sens nous abandonnent, tandis qu'ils s'y livrent eux-mêmes dans une philosophie toute matérielle, et dont tout ce qui est de son ressort devrait pouvoir être saisi par les sens. C'est sur de telles bases qui excluent les abstractions, qu'ils se les permettent eux-mêmes: on peut juger aisément par-là du degré de confiance que leur doctrine mérite. Les organiciens déterminent l'existence de la vie, non

dans une supposition, mais dans le fait de l'organisation qui, selon eux, consiste dans un mode particulier de l'arrangement des molécules de la matière, et dont ils n'établissent la démonstration par aucune des ressources de la physique. La plus légère attention suffit pour découvrir le vice fondamental de cette doctrine. La philosophie sur laquelle cette doctrine repose, a un caractère séduisant, parce qu'elle s'adresse aux sens et qu'elle les dirige vers une cause matérielle ; mais ce caractère est purement spécieux, puisque cette doctrine laisse ignorer la modalité moléculaire qui, selon eux, est la cause de cette prétendue organisation, ou le mode particulier des molécules qui la constituent et dans lequel consiste la vie. Or, je le demande à votre raison et à votre bonne foi, cette modalité inconnue, sur laquelle on veut fonder la cause de la vie et qu'on veut ériger en fait, est-elle une simple abstraction, comme la supposition à laquelle nous autorise la philosophie la plus sévère? Non, MESSIEURS, cette modalité est une vraie et pure entité imaginaire.

La raison peut aisément décider laquelle de ces deux doctrines a pour elle la bonne manière de philosopher. Les vitalistes admettent, pour expliquer l'exercice des fonctions de la vie organique, l'existence d'une cause inconnue ; comme l'on admet, pour expliquer l'exercice des fonc-

tions de la vie animale, une autre cause inconnue, qui est l'âme. Ils ne font en cela qu'une supposition sur l'existence incontestable d'une cause dont la nature échappe à nos sens et à notre intelligence ; tandis que les organiciens établissent d'une manière positive l'existence d'un état moléculaire ou physique, comme cause de la vie ; état cependant que les sens ne peuvent percevoir et décrire. Si cette théorie était fondée, que de ressources la physique n'offrirait-elle pas pour la démontrer ! *Physica physicè demonstranda.* Maintenant nous vous le demandons, quel degré d'importance peut mériter la doctrine de l'organicisme, que l'on fait reposer sur un caractère physique que les sens ne peuvent saisir? Cette doctrine n'a donc rien de positif, comme on le prétend. Basée sur la matière et sur la disposition particulière de ses molécules, que les sens ne peuvent découvrir, malgré toutes les ressources qui sont aujourd'hui au pouvoir de la physique pour en accroître les facultés, elle est tout ce que l'ambition de faire triompher partout le matérialisme a pu faire inventer de plus captieux et de plus perfide.

Dans la recherche des causes dont la démonstration n'est pas et ne sera peut-être jamais du ressort des sens, il nous paraît bien plus sage de se borner à la supposition de son existence, que de vouloir établir ce qu'elle est, quand il n'est

pas possible d'en donner la conviction ni aux sens ni à la raison. Cette marche est la plus sûre et la plus conforme aux principes de la vraie philosophie. Repousser cette philosophie de la science de la vie, et vouloir, comme les organiciens, expliquer la cause des phénomènes produits dans les corps organisés, et l'homme surtout, par la structure propre de l'organisation, ce serait s'exposer à reproduire le système des anciens atomistes, depuis long-temps abandonné par les meilleurs esprits. L'ignorance où l'on reste dans ce cas vaut mieux que l'erreur ; elle n'a du moins rien de nuisible à la science ; car, comme l'a dit le philosophe de Genève, « l'ignorance n'a jamais fait du mal, l'erreur seule est funeste ; on ne s'égare pas parce qu'on ne sait pas, mais parce qu'on croit de savoir. » Lorsqu'on ignore, on cherche toujours ; tandis que lorsqu'on se donne la certitude de savoir, on ne s'enquiert plus de chercher, l'esprit d'investigation s'arrête, la porte qui peut conduire à la découverte de la vérité se ferme, et l'ignorance se perpétue. Pénétré de ces maximes, nous n'expliquerons ni la cause de la vie, ni la puissance que nous appelons *nature*. Si nous ne savons pas ce qu'elles sont, nous pouvons au moins assurer jusqu'à aujourd'hui que nous savons ce qu'elles ne sont pas.

Mais la médecine a aussi ses esprits forts comme le philosophisme. Il est des hommes qui pensent que, pour assurer à la science de véritables progrès, il faut se servir souvent ou beaucoup des sens, et rarement ou peu de la raison. Mais que sont les sens sans la raison, par laquelle l'homme a la puissance de s'élever au-delà du monde matériel pour arracher à la nature quelques secrets? Cette faculté a été donnée à l'homme pour étendre les limites des sensations, expliquer les phénomènes qui en résultent, en remontant à leurs causes. Circonscrire l'exercice de cette faculté aux résultats immédiats des sens, ce serait lui imposer une barrière qui la renfermerait dans des limites humiliantes, démenties par la force et l'étendue qu'il a plu au Créateur de donner à cette puissance de l'âme. Un sentiment contraire ne saurait être que le partage d'un esprit faible ou faux; car, trop resserrer dans l'homme la puissance de la raison et la liberté de penser, c'est presque l'empêcher d'être homme. C'est cependant dans les bornes de ce cercle étroit, que les prétendus esprits forts veulent renfermer les premiers principes des idées universelles, dont la sage application exerce la plus heureuse influence sur la science de l'homme. *Matière, organes, organisation, action organique, irritation*, voilà en quoi l'on s'efforce

aujourd'hui de vouloir faire consister la théorie et l'art. Il est pourtant bien aisé de reconnaître que les bornes qui circonscrivent trop l'une, portent les plus graves atteintes à l'autre, et ramènent ainsi l'art à ce qu'il était dans les premiers âges de la médecine. Exercer sans cesse les sens, c'est-à-dire observer constamment, est, sans doute, une des voies les plus favorables au perfectionnement de l'art ; mais bannir le raisonnement ou en trop resserrer le domaine, c'est perdre la science. Ce sont moins les faits qui manquent, que les bonnes théories pour les apprécier et les bonnes méthodes pour les utiliser : or, sans les opérations de la raison, comment atteindre ce but ? Comment, en médecine pratique, de l'observation des phénomènes morbides s'élever à la connaissance de la nature de la maladie, de la distinction de ses éléments, des causes variées qui souvent produisent les mêmes effets ? Comment établir les véritables indications, et découvrir les propriétés des agents thérapeutiques les plus aptes à les remplir ?

Nous n'étendrons pas ces réflexions contre les prétentions inconsidérées de l'organicisme. Nous croyons avoir apporté assez de preuves et de moyens pour vous convaincre des vices de cette doctrine, et vous faire concevoir qu'il existe dans l'économie une puissance dont l'action tend sans

cesse au maintien de la santé et à la guérison des maladies. C'est cette puissance dont l'existence a été depuis long-temps admise sous le nom de *nature*. Il nous importe maintenant d'examiner quelle est l'énergie, l'étendue et les limites de l'action de cette puissance dans les maladies, et ce que l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique peut attendre de cette action isolée ou réunie à celle de l'art.

Si l'on consulte les annales de l'histoire de la médecine, où les savants médecins de tous les siècles ont consigné le résultat de leurs observations et les principes de la vraie philosophie, on se convaincra du pouvoir de la nature dans les maladies, et des secours que l'art lui prête dans les cas où l'énergie de son pouvoir est trop grande ou trop faible pour servir l'homme malade. L'observation exacte de l'homme dans cet état lui montrera que, malgré l'intervention de l'art, la guérison, dans tous les cas sans exception, est toujours l'ouvrage de la nature, parce qu'il ne peut y avoir que les modifications vitales et organiques qui émanent de sa puissance, qui conviennent à l'économie pour combattre les modifications vitales et organiques qui constituent les maladies. Cette puissance médicatrice suffit à la guérison dans la plupart des maladies, et dans les cas où l'art intervient, celui-ci n'a d'autre office que

d'établir, entre l'action de cette puissance et le degré de la maladie, l'harmonie nécessaire à la médication. Cet examen montrera, enfin, que dans les maladies même incurables, là où la nature de l'affection est au-dessus des ressources de la puissance médicatrice de la nature, ses efforts pour combattre la maladie ne semblent se ralentir que lorsque les forces vitales et organiques, qui en sont la source, abandonnent le malade, que l'organisme est frappé de faiblesse et d'anéantissement, et que la vie est sur le point de s'éteindre. Mais dans les moments où la puissance de la nature touche à ses limites et que la mort est inévitable, toutes les ressources offertes par l'art à l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique, ne sont pas épuisées ; s'il n'en est plus pour lui dans les secours physiques qui lui sont fournis par l'hygiène et la pharmacologie, pour guérir ses maux et calmer les souffrances qui les accompagnent, il en est encore dont l'importance et la haute utilité ne sauraient être méconnues que du médecin qui ne sait pas toute l'étendue de ses devoirs. Cette ressource lui est offerte par la puissance que la philosophie et la religion peuvent exercer sur l'âme. Essayons de donner à ces propositions les développements qu'elles exigent.

C'est en vain que les organiciens s'efforcent de reproduire les sophismes, avec lesquels les

anciens atomistes ont voulu renverser l'autocratie de la nature conservatrice et médicatrice. L'observation démontre, sans peine, le peu de fondement de leurs arguments. Les faits se pressent en foule pour manifester la puissance de la nature dans les maladies, et pour prouver que l'imitation de ses actes constitue les bases les plus solides de l'art. Que le médecin, dit Hippocrate, n'ignore point le pouvoir de la nature ; que toutes ses études aspirent à cette connaissance, s'il veut apprendre de quelle manière on doit agir et régler toutes choses; car la médecine emploie la nature qui obéit souvent aux directions qu'elle lui imprime. C'est elle, en effet, qui, par son action spontanée ou provoquée, opère et introduit les mutations vitales et organiques qui constituent les médications.

La nature offre donc les plus grandes ressources à l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique. Son action se montre souvent toute-puissante dans les maladies les plus graves. La pratique de la médecine en fournit des exemples irrécusables, dans une infinité de cas où les indications sont si obscures qu'il est impossible de les saisir, et où la nature a à triompher à la fois de la cause de la maladie et du traitement qu'on lui oppose. Si tant de milliers d'hommes, dit Voullonc, dans les maladies les plus dangereuses,

privés de toute espèce de secours, ou ce qui est encore pis, ne recevant des secours que des mains de l'ignorance et du préjugé, échappent au double péril dont la maladie et les remèdes semblent les menacer de concert, ne le doivent-ils pas à cette nature attentive et bienfaisante qui veille à leur conservation? Si quelques malades, ayant épuisé les ressources de l'art, n'ont commencé à trouver quelque soulagement à leurs maux, que dès que, désespérant de leur être utiles, nous les avons livrés entre les mains de la nature, peut-on méconnaître son pouvoir?

« Examinez, dit M. Cayol, toutes les maladies, « depuis la plus légère jusqu'à la plus grave, « depuis la plus simple piqûre jusqu'à ces alté- « rations profondes qui dénaturent les tissus des « viscères : vous verrez dans toutes un concours « et une suite d'efforts conservateurs, différents « suivant la nature et les périodes de la maladie, « mais toujours bien appropriés à la cause mor- « bifique qui doit être éliminée, ou aux désor- « dres qui doivent être réparés. » (Voy. *Clinique médicale. Discours sur la force vitale médicatrice, pag.* 4.) Ce concours, cette suite d'efforts conservateurs constituent, selon ce savant médecin, la force médicatrice de la nature, qui agit sans cesse dans l'économie pour repousser la cause du mal et opérer la guérison.

Les faits qui prouvent la constance de l'action de la nature et l'utilité de ses ressources sont si multipliés et si frappants, qu'il ne saurait appartenir qu'aux systématiques d'entreprendre de les renverser. Les médecins observateurs les admettent comme positifs, et les regardent comme étant la manifestation de cette opération mystérieuse, qui a autorisé Hippocrate à établir ce dogme immuable : *Natura morborum medicatrix.* Il est certain, dit Barthez, que ce doit être par les opérations mêmes de la nature que les maladies sont guéries, puisque la nature du corps vivant doit produire tous les mouvements qui constituent et la maladie et le retour à la santé. (Voy. *ouvr. cit., pag.* 24.)

Le plus grand talent du médecin devra donc consister à la bien observer, à la suivre, à l'imiter, à l'aider lorsque son action est trop lente, ou à la réprimer lorsqu'elle est trop énergique. Combien n'éviterait-on pas d'essais hasardés, souvent inutiles et quelquefois dangereux, si l'on s'attachait à la bien contempler dans les maladies que nous ne considérons souvent comme incurables, que parce que nous ne nous appliquons pas assez attentivement à interpréter des actes vitaux et organiques qui, justement appréciés, seraient pour nous des sujets d'inspirations favorables à la guérison! Combien de méthodes

de traitement imparfaites ou de succès précaires, parce que le hasard ou nos tentatives ne peuvent nous dévoiler tout ce qu'il serait possible de connaître! Combien, enfin, de maladies longues, interminables, ou dont les terminaisons sont vicieuses ou funestes par les abus d'une trop stérile expectation, ou ceux d'une action trop timide, intempestive ou excessive! Ces réflexions, dont l'inexpérience seule peut méconnaître le caractère judicieux, suffisent pour faire sentir à tous les médecins l'importante nécessité de se livrer avec zèle et constance à l'étude de l'action des forces médicatrices de la nature dans les maladies, dont les bornes ou l'inefficacité du pouvoir trouvent souvent leur cause, ou dans la légèreté de l'observateur, ou les vices de ses vues systématiques.

Les médecins qui se sont livrés avec zèle à l'observation clinique, reconnaissent sans doute la confiance qu'on doit avoir dans l'autocratie de la nature, dans le plus grand nombre des cas; mais bien qu'ils en généralisent le pouvoir salutaire, ils sont bien loin de l'exagérer et de penser qu'elle se suffise toujours. Cette prévention inconsidérée vouerait à un naturisme exclusif, quelquefois très-dangereux. L'observateur expérimenté n'ignore pas que l'action des forces médicatrices est quelquefois trop lente et dès-

lors insuffisante, inefficace ou nulle, souvent excessive ou désordonnée et conséquemment pernicieuse, de telle sorte que si, dans beaucoup de maladies, la nature doit servir de guide au médecin, il en est d'autres où le médecin doit non-seulement l'aider, mais encore la diriger et devenir lui-même son guide. C'est sur ces résultats de l'observation clinique que l'art médical s'est formé, et que reposent les bases fondamentales de la thérapeutique. L'intervention de l'art est si nécessaire, que, bien que l'observation prouve que la nature se suffit le plus souvent pour opérer la guérison, on peut néanmoins établir que l'art y a toujours quelque part pour favoriser la terminaison des maladies et en abréger la durée. Cette nécessité est démontrée même dans les maladies aiguës, qui passent rapidement par les périodes successives d'un développement gradué, au déclin et à la convalescence, et dans lesquelles l'art néanmoins devient utile au moins par les prescriptions du régime.

Mais le pouvoir de l'art, borné jusque-là aux ressources hygiéniques, est appelé à un rôle bien plus important dans une foule de circonstances. Son intervention devient indispensable dans les maladies aiguës, où l'action spontanée des forces médicatrices de la nature est languissante, et dans celles surtout qui sont caractérisées par des

anomalies graves et des symptômes qui peuvent être rapidement dangereux. C'est dans ces maladies que l'art manifeste son pouvoir, soit en aidant la nature, soit en modérant ses efforts impétueux, soit en s'opposant aux mouvements fluxionnaires qui successivement, dans certains cas, menacent les divers organes importants à la vie, soit enfin en régularisant la distribution des forces et en rompant les habitudes vicieuses que l'organisme a pu contracter. Mais c'est surtout dans les grands désordres qui menacent l'économie ou quelqu'une de ses parties ; dans les maladies graves et compliquées, les fièvres pernicieuses, les affections spécifiques, où la nature livrée à elle-même est si souvent impuissante, que le pouvoir de l'art se manifeste par les plus étonnants et les plus prompts succès, qui suivent l'emploi des ressources les plus énergiques et les plus violentes dont la thérapeutique puisse disposer.

A ces considérations générales sur les ressources que l'art vient offrir à l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique, nous en ajouterons une bien précieuse qui lui appartient en entier, et qui donne une haute idée de sa puissance. Elle consiste dans les moyens que l'art déploie dans les épidémies et les contagions, pour prévenir les maladies qui sont la cause de la

dépopulation de tant de malheureuses contrées, et dont il garantit les habitants en imprimant à leur constitution, ou aux agents physiques qui les entourent, les modifications capables d'annihiler ou au moins d'atténuer la disposition à ces maladies, ou les causes qui les engendrent.

La nature et l'art réunis ont, avons-nous dit, contre les maladies une action constante, pour combattre leurs causes et ramener l'état normal : mais il est à la puissance de l'une et de l'autre des limites posées par la main qui a posé celles de la vie. Il est des maux incurables, et un dépérissement vital et organique que la nécessité de mourir a rendu inévitable. L'homme, au milieu de ces conditions, ne cesse pas pour cela d'être le sujet de la thérapeutique. Si cette branche de la médecine ne peut l'affranchir par des secours physiques de la destinée fatale qui pèse sur tous les êtres vivants, son pouvoir n'est pas néanmoins tout-à-fait anéanti. La médecine, en effet, ne cesse pas d'exercer une grande influence sur l'homme atteint d'une maladie qui, par l'appareil épouvantable des désordres graves qui l'accompagnent, lui fait pressentir une mort prochaine. C'est dans ces moments désespérants que le médecin déploie les ressources de la philosophie du cœur, si propres à porter dans l'âme la persuasion de la guérison. Parvenir alors à

détruire les craintes du malade, à rassurer son moral, à relever son courage, et placer enfin son âme dans la plus douce sécurité au moment du terme de son existence terrestre, n'est-ce pas secourir utilement l'homme malade, et prouver que la médecine offre à l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique, des ressources qui attestent que sa puissance n'a d'autres limites que celles de la vie?

Messieurs, en vous entretenant, dans ce discours, de l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique, nous n'avons pu vous présenter qu'une esquisse imparfaite des principaux rapports sur lesquels il doit être étudié. Nous avons donc été forcé de nous circonscrire dans les bornes les plus étroites. Il suffisait à notre dessein de vous montrer que la connaissance de l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique consiste dans l'étude de l'influence des agents modificateurs de la vie, de la nature de la maladie, et des secours de la guérison. Nous avons eu surtout l'intention de vous apprendre que les voies les plus sûres pour nous conduire dans nos recherches, et nous faire arriver aux grandes et sublimes vérités de notre art, sont l'observation et l'analyse clinique. C'est à l'aide de ces deux moyens, que le médecin pénétrera dans la connaissance de la nature intime et essentielle des

maladies, isolera leurs éléments, assignera les caractères spécifiques qui les distinguent, établira leurs rapports et leurs nombreuses combinaisons, et qu'il soulèvera le voile épais qui cache si fréquemment les sujets d'indication.

C'est en se livrant ainsi à la contemplation de l'homme malade, qu'il pourra plus souvent pénétrer les mystérieuses opérations de l'économie ; qu'il saura justement apprécier l'action de la nature, la puissance de ses efforts médicateurs, leur étendue et leurs limites ; qu'il déterminera les circonstances qui nécessitent l'intervention de l'art, et qu'il triomphera souvent de la maladie et de la mort.

Mais lorsque le médecin sera parvenu à reconnaître l'impuissance absolue de la nature pour la guérison ; lorsque ses sens et sa raison porteront dans son esprit la conviction que la maladie, par la nature et l'intensité de ses causes, la violence et la gravité de ses symptômes, la marche rapide des progrès des lésions physiques, vitales et organiques qui la constituent, est au-dessus des ressources de l'art ; lorsque, enfin, le tableau des désordres généraux et profonds de l'organisation et de la vie présentera la réunion des traits qui viennent peindre la dernière scène de l'existence et font craindre au malade pour ses jours : parvenu même à ce

terme infime, la source de tous les genres de secours qu'il a le pouvoir d'offrir à l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique, n'est pas totalement épuisée : c'est dans cet état même de terreur, d'épouvante et d'effroi qu'il pourra encore le secourir utilement, en invoquant la puissance de la philosophie morale, si propre à calmer les douleurs, à fortifier l'âme et à dissiper les craintes en donnant l'assurance d'un heureux avenir.

Dans les considérations générales que nous venons de vous présenter sur l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique, nous aurons atteint notre but, si nous avons pu parvenir à vous montrer les véritables points de vue sous lesquels il doit être étudié ; à vous faire connaître quelle est la doctrine qui peut vous diriger le plus habilement dans l'interprétation des phénomènes offerts par l'homme malade pour déterminer les sujets d'indication ; et à vous faire entrevoir les méthodes les plus favorables pour introduire les médications et ramener l'état normal.

Cette doctrine doit, ce nous semble, vous convenir, parce que l'expérience de tous les âges de la médecine parle hautement en sa faveur ; et elle doit vous plaire, parce qu'elle est éminem-

ment conforme à l'esprit philosophique de ce siècle, et surtout à l'ardeur de son zèle pour les progrès. On la voit, en effet, d'une part, puisée dans l'observation de la nature, et de l'autre, accueillant avec empressement tout ce que les sciences physiques peuvent offrir de vrai, de bon et d'utile à l'avancement de la science de l'homme. Son génie est conçu sur un plan d'universalité, qui l'affranchit du joug de l'orgueilleux despotisme de tous les systèmes exclusifs. Elle a contracté une alliance plus ou moins intime avec tous; mais ennemie de toute philosophie arbitraire et absolue, elle ne saurait souffrir la domination d'aucun. Les avantages insignes qu'en retire l'homme considéré comme sujet de la thérapeutique, et ceux qu'il a le droit d'en espérer dans l'avenir, nous l'ont fait embrasser avec l'entier abandon de la confiance, parce que nous avons la profonde conviction de son excellence. Nous nous engageons à la suivre dans nos leçons avec un respect religieux, parce qu'elle est fondée sur les principes de la philosophie hippocratique, dont la simplicité et la vérité sont le caractère, l'utilité le triomphe, et l'immortalité le partage.

— FIN. —